

Le corps, les rêves, et les récits: La recherche d'une identité « construite » dans *L'Enfant de sable*

Kathryn Walker

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Comment nous définissons-nous ? Dans le roman de Tahar Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, le lecteur se plonge dans un récit qui est plein de malheurs, de douleur et d'incertitude en ce qui concerne l'identité. Est-ce qu'on se définit par notre enfance ? Par notre passé ? Notre corps ? Selon les lois promulguées par la société dans laquelle on vit et a grandi ? Ce texte nous fait entrer dans le monde de personnages qui tentent de se trouver face aux obstacles qu'ils doivent affronter.

Pour mieux transmettre l'histoire aux lecteurs, Tahar Ben Jelloun témoigne de ses propres expériences en Afrique du Nord. Né au Maroc en 1944, il étudie la philosophie et puis l'enseigne à l'université de Tanger. Il déménage à Paris dans les années 70 à cause de l'arabisation de la philosophie au Maroc et c'est donc en France en 1985 qu'il écrit *L'Enfant de sable*, son premier ouvrage. Avec *L'Enfant de sable*, Tahar Ben Jelloun détaille l'histoire confuse d'Ahmed qui est pris au piège des restrictions de cette société patriarcale.

À première vue, *L'Enfant de sable* raconte le récit d'Ahmed, un « mâle » qui est né à Marrakech. Cependant, Ahmed n'est pas tout à fait « mâle » au sens biologique : à sa naissance, il est « femelle ». Selon les désirs de son père, cependant, cet enfant doit devenir mâle pour assurer la primogéniture, garantir un lien au fil du temps, préserver le sang et la lignée de sa famille. Puisqu'Ahmed est la huitième « fille » de ses parents, son père proclame que son prochain enfant sera un garçon, même s'il est né fille. Alors, dès le commencement de sa vie, Ahmed mène une vie qui ne reflète ni ses propres désirs ni son propre corps.

Le narrateur de l'histoire, qui « lit » le journal intime d'Ahmed aux lecteurs, relate la marginalisation progressive de cet individu par la société marocaine. Terrifié et prisonnier de sa

propre histoire turbulente et confuse, Ahmed reste au centre de l'histoire même après sa mort. Les épisodes présentés par le narrateur—ceux du troubadour, des soeurs d'Ahmed, du poète--montrent aux lecteurs des portraits et des exemples des membres d'une société qui tentent de briser les coutumes restrictives pour retrouver leur identité perdue. Pendant cette recherche identitaire, les personnages décrivent des moments où leurs histoires sont racontées à travers des images de leur visage et de leur corps par opposition à celles des lois ou des normes sociétales. C'est donc plutôt une vision de comment le visage, le corps, les rêves et les légendes d'Ahmed se manifestent dans les récits qui perdurent après sa mort.

Tout au long de l'histoire, les personnages de *L'enfant de sable* explorent et découvrent la multiplicité, les subtilités, et le rejet ou le refus de la notion de genre dans cette société marocaine. Le roman souligne la confusion qui entoure le terme « identité genrée » et pose la question de sa construction dans nos sociétés.

Le visage

En tant que microcosme du corps ou de l'âme, le visage révèle les pensées des personnes et définit la personne d'après l'avis d'un groupe ou d'une société. Comme des masques qu'on porte pour une fête, on contrôle nos actions ou nos « visages » et les présente selon nos circonstances, notre culture, etc. On met un masque, et voilà ! On s'échappe dans le monde de quelqu'un d'irréel. Pour Ahmed, cette notion d'échappatoire lui présente la capacité de devenir quelqu'un de différent ou, dans son cas, de porter l'identité d'une femme. L'identité d'Ahmed dépend donc d'une identité multiple ; l'Ahmed masculin fait partie de l'Ahmed féminin et vice versa.

Cette idée de plusieurs identités, surtout pour les femmes de la société marocaine, se voit dans le passage suivant où Ahmed s'exprime à propos des visages : « Je peux dire aujourd'hui que j'ai peiné sur ce visage dont les contours m'échappaient souvent. Etais-ce l'image d'une image, simple illusion, voila

posée sur une vie, ou métaphore élaborée dans un rêve? » (188). Ici, le visage devient une sorte de carte qui dessine le contour des soucis, des années, des illusions de la vie du porteur. Mais contrairement à une carte, le visage d'Ahmed n'est ni concret ni figé. Les «contours» qu'on utilise habituellement pour délimiter le caractère d'une personne telle qu'elle est n'existent plus dans le visage d'Ahmed. Comme un rêve, son visage disparaît rapidement après sa naissance. Puisqu'il n'a plus de visage concret, Ahmed perd son identité concrète. Mais laquelle ?

Avant la citation ci-dessus, Ahmed explique encore le concept de la dualité des masques-visages : « Dans la vie on devrait pouvoir porter deux visages...Ou alors, ce qui serait encore mieux, ne pas avoir de visage du tout... Nous serions juste des voix » (162). Ahmed insinue que les visages, ces masques créés et soutenus par la société, effacent nos conceptions de nous-même, que nos voix représentent une forme d'expression plus utile et efficace que les traits sur nos fronts. Cependant, l'état des droits des femmes, et par extension, la possibilité de s'exprimer librement, empêchent Ahmed de se « dévoiler » complètement car il n'est ni homme ni femme dans cette société marocaine. Donc, dans le passage suivant on continuera avec cette idée de dévoilement d'identité.

Le corps

Quand on vit dans une société qui détermine la façon de se comporter, il en découle une perte ou une renaissance de soi-même qui met en valeur la fragilité de l'identité. Les mœurs d'une société nous construisent, et par extension, « forment » nos masques identitaires. Le troubadour, qui conte sa propre histoire après la mort d'Ahmed, demande : « Suis-je un être ou une image, un corps ou une autorité, une pierre dans un jardin fané ou un arbre rigide? Dis-moi, qui suis-je? » (179). Il juxtapose des images qui, à première vue, semblent assez définitives dans le sens dénotatif voire connotatif. Mais réflexion faite, on se demande si un corps ou une

autorité seront toujours concrets. Est-ce qu'on peut vraiment catégoriser et encadrer le vrai sens d'un être ou d'une image ? Un jardin fané ou un arbre rigide resteront-ils toujours dans le même état au fil du temps ? Avec cette logique-là, on conclurait que nos identités par rapport à nos corps sont malléables et dépendent de comment on les transforme ou les crée. Comme le rapport entre l'identité et nos masques-visages, on est « conçu » par la société dans laquelle on vit. Comme Ahmed, on construit nos identités en cherchant et en explorant le monde autour de nous-mêmes.

Cet aspect du changement d'identité à travers une société reflète aussi le nombre des couches d'une identité liée au corps. Quand la femme dans l'histoire du troubadour se met à lui parler, on commence à comprendre comment notre définition du corps, de notre identité, est floue et qu'elle n'est pas nécessairement figée même si on a beau essayer de nous construire. La femme explique au troubadour :

Aux point et lieu où je suis arrivée je m'arrête un moment, je me dépouille de mes oripeaux, j'enlève une à une toutes mes peaux, tel un oignon je m'éplucherai devant vous jusqu'à l'ultime substance pour dire la faute, l'erreur et la honte (179).

L'idée "d'éplucher" notre corps, même notre âme, de soulever notre identité corporelle, révèle la vraie fragilité et l'aspect provisoire de notre corps. Comme tous les animaux et les plantes qui existent et qui poussent dans la nature, nos extérieurs changent ou s'effacent au fil du temps à cause de ou même grâce au processus de vieillissement et de décomposition du corps. Quand on se met à distance de notre identité corporelle, on reste, comme dit la femme, avec « l'ultime substance pour dire la faute, l'erreur et la honte ». Essentiellement, dans notre cœur/centre, on ne reste qu'avec nos actions. Et si, comme Ahmed, nos actions ne sont pas définitives, qui sommes-

nous si on ne se définit ni par nos corps ni par nos actions? Cette question devient donc plus compliquée quand on ajoute le champ de la sexualité conçu selon les mœurs d'une société.

Pour voir plus nettement comment ces mœurs nous définissent, on peut aller par extension au rôle des récits dans la construction de notre identité -- non seulement concernant le sexe mais aussi notre "rôle" dans notre société.

Le rôle des récits

Comme le corps et le visage, les récits créent une sorte d'histoire ou de mémoire qui nous « guident ». Ils construisent nos identités, et comme on le voit avec presque tous les personnages qui se présentent dans *L'Enfant de sable*, les histoires ont une influence directe sur la construction concrète, même spirituelle, de l'identité. De la terre au ciel, les histoires construisent le monde autour de nous. Comme le narrateur l'explique à la fin du roman quand il affronte les fantômes de la famille d'Ahmed:

Une histoire, c'est comme une maison, une vieille maison, avec des niveaux, des étages, des chambres, des couloirs, des portes et fenêtres, des greniers, des caves ou des grottes, des espaces inutiles. Les murs en sont la mémoire... Le témoin, c'est la pierre. L'état de la pierre. Chaque pierre est une page écrite, lue et raturée. Tout se tient dans les graines de la terre. Une histoire. Une maison. Un livre. Un désert. Une errance. Le repentir et le pardon... Mes histoires me faisaient vivre. (206-207)

Ainsi, la maison devient une métaphore de la construction d'une histoire partagée et cultivée. Chaque salle devient un couloir dans l'esprit, et chaque pierre devient une marche sur laquelle on progresse vers une nouvelle conception de soi-même. Petit à petit, on *devient* la "maison" de notre mémoire, on incarne ce qu'on a lu, ce qu'on a vu, ce qu'on a vécu. Enraciné dans nos passés, dans nos histoires et récits, nos identités sont dirigées et influencées par les histoires et

les récits qui se propagent autour de nous.

Quant à la mémoire collective d'une société, les vainqueurs choisissent souvent les faits importants qui sont partagés ou racontés dans l'histoire de la société. Pour mieux comprendre cette mémoire collective, il faut comprendre la mémoire ou les souvenirs individuels qui composent cette société. Cette identité et les conteurs racontent l'histoire et comment elle s'est écrite ainsi que comment les histoires sont toutes liées à la conception de soi. Dans *L'Enfant de sable*, on voit ce développement des histoires dans les nombreuses histoires qui sont racontées autour de la vie d'Ahmed. Chaque conteur nous relate sa version de la vie d'Ahmed en apportant sa propre histoire par rapport à l'existence et au développement de son identité sexuelle.

Un exemple de ces histoires est celle du troubadour aveugle qui apparaît vers la fin du roman. En parlant de ses récits, le troubadour dit, « J'aime inventer mes souvenirs. Cela dépend du visage de mon interlocuteur. Il est ainsi des visages où apparaît une âme et d'autres où n'apparaît qu'un masque de peau humaine ridée et sans rien derrière...Il m'arrive de toucher des visages pour déceler en eux les traces d'âme » (171). Pour le troubadour, les jugements sont faits par le toucher et les doigts au lieu d'un premier regard. Contrairement aux personnes qui créent leurs avis de quelqu'un basés sur l'apparence, le troubadour se fonde sur "l'âme" qu'il remarque sur les visages des "auditeurs." En plus, il choisit les histoires qu'il raconte selon les personnages auxquels ils racontent ses histoires. Par conséquent, la nature essentielle des histoires change selon soit le lecteur soit l'auditeur. Comme l'histoire narrée par ceux qui dominent, les histoires racontées dans la vie quotidienne subissent une mutation pour s'adapter à une situation particulière.

En plus, on est habitué à une structure assez rigoureuse quand on écoute une histoire.

Dans les livres et les romans, cette structure aboutit à une conclusion. Quand on commence un roman, on présume qu'à la fin, il y aura une résolution quelconque, qu'on saura ce qui se passera. Mais contrairement à ces histoires fictives, la vie n'a pas de fins déterminées ou concrètes. Comme le troubadour nous explique vers la fin de son histoire, « Je continue de penser que toute chose est donnée à l'écrivain pour qu'il en use: le plaisir comme la douleur, le souvenir comme l'oubli. Peut-être que je finirai par savoir qui je suis. Mais cela est une autre histoire » (185). L'idée d'avoir un destin prédéterminé par une société ou par un dieu pourrait fonctionner dans un roman, mais en réalité, dans les vies des vraies personnes, nos destins ne sont pas si nets. Sans les contraintes d'une société ou d'une religion, ou même sans les contraintes de la narration d'une histoire, qu'est-ce qui se passerait si les êtres humains étaient libres de choisir leurs propres destins, leurs propres narrations?

C'est donc dans les rêves que les désirs et les songes d'une vie sans restrictions sociétales apparaissent. Dans le cas d'Ahmed, ses rêves ou ses cauchemars lui font peur parce qu'ils peignent une image de son corps inacceptable par la société--celle d'une femme. Pour le troubadour, ses cauchemars évoquent une crainte viscérale. On verra donc dans le passage suivant comment ces deux personnages réagissent à ces circonstances rêvées.

Les rêves

Comme le visage, le corps et les récits, les rêves peuvent aussi être contrôlés ou subordonnés par la société dans laquelle on vit. Cependant, c'est dans les rêves qu'on a le vrai pouvoir et la vraie possibilité de construire la vie qu'on désire. Dans les rêves d'Ahmed, son corps nu, qui est habituellement ridiculisé dans sa société, devient:

...Mon privilège sublime. Je suis le seul à le maudire. Je danse. Je tournoie. Je tape des mains. Je frappe le sol avec mes pieds. Je me penche vers la trappe où je cache mes

pieds. J'ai peur de tomber et de me confondre avec un de ces visages sans sourire... Mon corps danse en scandant un rythme africain... Je l'entends... J'oublie de me demander qui je suis. J'aspire au silence du coeur. (56)

Ici, Ahmed est absorbé par l'attrait de ses rêves. À travers son esprit, il peut s'échapper d'une société dans laquelle son identité sexuelle n'est pas tout à fait acceptée. En secret, et quand il oublie le monde extérieur, Ahmed se réjouit dans son corps. Son corps est actif, présent, doué. Mais quand il se souvient des "visages sans sourire," des visages des personnes qui ne soutiennent pas l'idée qu'on a l'option de choisir notre destin, ce rêve sublime et joyeux lui rappelle que sa réalité n'est pas aussi merveilleuse que celle de ses rêves.

Le troubadour continue à développer cette réflexion et dit: « ...J'aime appeler le cauchemar 'fable de la nuit' ou le 'cheval noir du récit' ou bien encore le 'rire gras du jour,' » (184). Même si les rêves nous donnent la possibilité de nous enfuir, ils ont aussi la puissance de nous mettre face-à-face avec nos peurs, nos craintes, nos échecs. Cette double fonction des rêves--d'espoir ou de peur-- représente une forme d'échappatoire pour Ahmed qui souligne ses plus grandes espérances ainsi que ses plus grandes craintes. Même en rêvant et en essayant de changer son identité, il est "bloqué" par les contraintes de sa société et de sa culture.

Conclusion

Après avoir vu comment le visage, le corps, les histoires, et les rêves transforment selon soit les restrictions d'une société soit celles de l'individu, on peut voir plus nettement comment le titre reflète l'identité confuse d'Ahmed. Le titre, *L'Enfant de sable*, implique cette confusion à travers la nature instable du sable, puisqu'il est toujours en mouvement. Si on se repose ou se construit sur une base de sable, on changera ; on ne sera pas sur la terre ferme. Malgré les efforts de la société qui nous forme, on n'aura pas de contrôle en ce qui concerne nos identités dans

l'avenir. Comme le sable, nous et nos corps sommes éphémère. À la fin, tout se dégrade, pourrit, devient encore une partie de la nature ou du sable d'où on vient. Puisqu'on finira tous par la mort, la puissance des différences devient moins pertinente. Une fin similaire nous attend tous.

En plus, après la mort, les identités, les histoires ou les corps qui nous ont accablés et nous ont tourmentés pendant notre vie deviennent moins importants, moins restrictifs. Les secrets de familles qu'on porte comme un fardeau, le silence qui empêche la construction de nos propres histoires, les mœurs auxquelles on adhère--tous disparaissent quand on meurt. Les tabous, les malédictions, les mensonges, les rumeurs aussi. D'habitude, on a peur de mourir, on a peur de ce qui se passera "après." Mais comme on l'a vu avec Ahmed, la mort a contribué à sa découverte *post-mortem* de sa propre identité. Finalement, les masques qu'il a mis, les histoires qui l'ont confondues, ne comptent plus dans la conception identitaire d'Ahmed. Effectivement, dans une lettre écrite à un ami juste avant sa mort, Ahmed écrit: "Vous savez combien notre société est injuste avec les femmes, combien notre religion favorise l'homme, vous savez que, pour vivre selon ses choix et ses désirs, il faut avoir du pouvoir" (87).

Peut-être que dans cette société marocaine, ou même dans notre société aujourd'hui, il vaudra mieux se concentrer plus sur l'égalité entre les individus que sur l'obsession de l'identification sexuelle d'une personne. C'est seulement après avoir obtenu l'autonomie et la puissance individuelle qu'on peut vraiment retrouver sa propre identité et se sentir bien dans son propre corps avec sa propre histoire.

Ouvrages cités

Ben Jelloun, Tahar. *L'enfant de sable*. 2ème éd. Paris: Éditions du Seuil/Points, 1985. Print.